

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

JOURNAL DES FAMILLES.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,
par livraison de 16 pages.

Pour Abonnement et prime, un An \$1.00.
Bureaux à Montréal, 10, Rue St. Vincent.

SOMMAIRE.—Chronique.—Direction pour les exercices du Jubilé dans la ville et paroisse de Montréal.—Oraison funèbre du général de Lamoricière, prononcée par Mgr. Dupanloup, (suite et fin).—Légende Canadienne: La Porte de l'Enfer.—Le Chemin du Bonheur, (suite).—Florissin, ou bienfait et reconnaissance, (suite).—Un succès de larmes, (suite).

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Le Lac St. Pierre ouvert à la navigation des gros vaisseaux d'outre-mer.—Tentative de relations de commerce entre le Canada et plusieurs pays étrangers.—Grand incendie dans la ville de St. Pierre Miquelon.—Arrestation de quelques chefs des *Fénians* à Dublin.—Le Mexique et les Etats-Unis.—Mort et notice du Rév. P. Léonard, Oblat de Marie-Immaculée.—Pie IX envoie un reliquaire à Mme. de LaMoricière.—Attitude du clergé catholique d'Irlande et d'Angleterre par rapport aux *Fénians*.—Notice sur Lord Palmerston tirée du *Messenger de la Semaine*.

On a constaté, le 17 novembre, que le lac St. Pierre n'offre plus d'obstacle à la navigation des gros vaisseaux d'outre-mer. Jusqu'à ces derniers temps ces vaisseaux ne pouvaient arriver à Montréal avec leurs cargaisons entières que durant la saison des grandes eaux du printemps, et leur chargement, pour le retour, ne pouvait se compléter qu'à Québec. Autrefois, dans les basses eaux, le chenal du lac n'avait que onze pieds de profondeur. Aujourd'hui, par des travaux persévérants, commencés il y a vingt ans, et une dépense judicieuse, on lui a donné une profondeur de plus de 20 pieds. L'expérience a été faite le 17 du mois dernier. Le vaisseau *Ocean*, chargé à Sorel de 14,700 traverses de chemin de fer, du poids de 1070 tonneaux, lui donnant un tirant de 19 pieds 8 pouces d'eau, est descendu dans le chenal artificiel, et serait passé sans toucher fonds, s'il n'eût dévié de l'endroit creusé. Cette amélioration, dont le succès est maintenant prouvé, fait honneur à l'esprit d'entreprise de nos hommes publics, et doit être l'époque d'un progrès important dans le commerce du Canada et surtout de Montréal.

—Dans l'incertitude de pouvoir obtenir le renouvellement du traité de réciprocité commerciale avec les Etats-Unis, notre gouvernement se prépare à

établir des relations de commerce avec d'autres pays. Une commission, composée de l'hon. M. McDougall, secrétaire provincial; de l'hon. Thos. Ryan, M. C. L., et de M. Dunscombe, collecteur de la douane à Québec, a été nommée dans ce but. Avec la sanction du gouvernement impérial, ils visiteront prochainement les Indes Occidentales, Cuba, le Mexique, le Brésil etc., pour y recueillir des renseignements et négocier des traités, s'il y a lieu. En effet, nos provinces consomment nécessairement beaucoup des produits de ces pays qui nous arrivent indirectement et probablement à des frais plus considérables, tandis que, de leur côté, ces pays importent annuellement des produits que nous exportons. Evidemment, il y aurait possibilité d'ouvrir de ce côté un beau commerce qui nécessiterait l'établissement d'une marine marchande canadienne, ce qui ne serait pas un désavantage pour nous.

On annonce que le Nouveau-Brunswick délègue aussi un commissaire pour agir conjointement avec les commissaires du Canada, dans cette importante mission.

—La ville de St. Pierre Miquelon, possession française, près de Terre-Neuve, a été presque toute détruite par le feu; 130 maisons ont été consumées. On évalue les pertes à 1,000,000 de francs.

—Les chefs des *Fénians* ont été arrêtés à Dublin, le 11 novembre; ils s'appellent James Stephens (le principal), Hickman, Brophy et Duffy. On dit que Stephens tenait un étalage princier aux dépens des dupes qu'il a si bien exaltés sur ce continent, à même les sommes destinées à la délivrance de l'Irlande, sa chère patrie.

—Les journaux de New-York annoncent la nomination du général Logan, de l'Illinois, comme ministre des Etats-Unis auprès de la république du Mexique, comme un acte de défi vis-à-vis du gouvernement français, et d'hostilité vis-à-vis de l'empereur Maximilien. Le gouvernement américain, disent-ils, ne reconnaît pas Maximilien, et ne traite qu'avec Napoléon. Ils croient que Napoléon s'est

trompé en établissant un empire au Mexique, et ils ont la complaisance de lui laisser le temps et l'occasion de sortir dignement de cette difficulté.

D'un autre côté, le *Mémorial Diplomatique* affirme que les troupes françaises ne seront rappelées du Mexique que quand la situation du jeune empire sera suffisamment affermie pour assurer toute satisfaction aux intérêts nationaux de la France, et que l'évacuation ne commencera sous aucune autre influence que celle de la consolidation définitive du gouvernement de l'empereur Maximilien.

Il ajoute, du reste, que les relations actuelles entre la France et les États-Unis et les dispositions les plus récentes du Président Johnson autorisent l'espoir qu'aucun danger sérieux ne menace le Mexique du côté du cabinet fédéral.

Pour donner une idée de la démoralisation qui règne dans les troupes républicaines du Mexique, on rapporte qu'un corps de cavalerie composé de 100 Autrichiens a défait récemment 1500 des meilleurs soldats de Juarez. On ajoute, comme fait étrange, que presque tous les Américains établis dans le pays sont opposés au parti de Juarez et favorables au gouvernement impérial.

—Nous regrettons d'avoir à annoncer aujourd'hui la mort d'un prêtre très-estimé, le R. P. Léonard, Oblat M. I. Il était un des prêtres les mieux connus à Montréal, et nous enregistrons avec complaisance les justes éloges que la *Minerve* décerne à sa mémoire. Il est décédé le 21 novembre dernier :

“ Montréal a possédé plus de trente ans ce prêtre, ce religieux parfait. Humilité profonde, charité sans borne, zèle infatigable des âmes, gaieté de caractère que sa piété exemplaire soutenait, excitait, même dans les grandes épreuves et les revers, c'est bien ce qu'on a toujours admiré dans cet homme de Dieu.

“ Connue et estimée de tous, à cause des belles qualités de son esprit et de son cœur, c'est surtout dans le faubourg Québec qu'il a été apprécié et aimé de toute la population, qui le surnommait avec bonheur le *Père du faubourg*. C'est lui qui a posé la première pierre de la belle église St. Pierre. On ne peut pas lui reprocher, cependant, d'avoir tiré vanité de ses œuvres : à l'entendre, il eût été un serviteur inutile qui aurait, disait-il, fait beaucoup de bruit et peu de bien. Ses frères en religion ont maintes fois avoué que ce bon père était pour eux une prédication vivante, qui leur rappelait continuellement et sans ostentation les devoirs et les consolations de la vie religieuse et apostolique ; il tournait même au profit des autres ce qu'il y avait de plaisant et de gai dans son caractère si aimable.

“ Ses derniers moments ont été touchants par sa foi, sa résignation, et le reflet de la paix de son âme qui brillait sur son visage mourant. Malgré

les luttes douloureuses de la vie contre la mort, ses lèvres n'ont pas laissé échapper une seule plainte. Les religieuses de l'Hôtel-Dieu s'estimaient heureuses de lui donner les soins les plus assidus et de pouvoir s'édifier à son lit de mort. Les messieurs de l'Evêché, du Séminaire, les RR. PP. Jésuites, des sœurs de toutes les communautés de la ville sont venus tour à tour lui faire entendre des paroles consolantes et lui demander sa bénédiction. Il a toujours eu auprès de lui des pères et des frères Oblats, auxquels il ne cessait de témoigner sa vive gratitude et sa tendresse fraternelle.

“ Samedi dernier, il a puisé dans sa foi la force de descendre à la chapelle et de célébrer la sainte messe. C'est ce jour-là que sa maladie a empiré. Lundi, dans la soirée, il a reçu le St. Viatique pour la dernière fois, et a renouvelé, le crucifix à la main, les larmes dans les yeux, ses vœux d'Oblat de Marie Immaculée, en présence de plusieurs prêtres et de la communauté de l'Hôtel-Dieu. Dès ce moment jusqu'à sa mort, il ne s'est plus séparé de sa croix, qu'il baisait à tout instant, ni de son chaquet, qu'il égrenait avec le sentiment de l'amour le plus filial pour Marie.

“ Après sa mort, un spectacle touchant a eu lieu à l'Hôtel-Dieu, et s'est renouvelé jusqu'à l'heure où nous écrivons, dans l'église St. Pierre. Toutes les religieuses comme les infirmes qui ont pu marcher, et les enfants sont venus se prosterner aux pieds du regretté défunt, et faire toucher à ses mains sanctifiées des objets pieux ; on est ému jusqu'aux larmes, en voyant les fidèles du faubourg Québec s'approcher, recueillis, du catafalque et se procurer la même consolation. C'est ce que nous n'avons pu contempler sans tressaillir et nous dire : “ La mort du juste est précieuse aux yeux des hommes, comme aux yeux de Dieu.”

“ L'inhumation a eu lieu le 23 novembre, à l'église St. Pierre.”

—Nous lisons dans la *Correspondance* de Rome que “ le douloureux enthousiasme de la France catholique pour le général de LaMoricière trouve un écho dans le cœur des Romains, et qu'il ne se dit pas une prière pour le repos de l'âme de ce héros à laquelle ne s'unisse le Saint-Siège.

“ Heureuse la mort qui a couronné un si noble sacrifice et qui inspire au monde une telle admiration.”

Un capitaine de l'état-major pontifical, M. de France, est parti de Rome pour porter à madame de LaMoricière un reliquaire où a été renfermé le corps de St. Christophe extrait des catacombes.

On sait que l'illustre général s'appelait Christophe.

La *France Centrale* annonce que Mgr. d'Orléans (Mgr. Dupanloup) travaille à une vie du général de LaMoricière.

—Les offrandes recueillies chaque mois pour le Denier de Saint-Pierre augmentent sensiblement. En cinq ans, Mgr. l'évêque de Blois a envoyé 132,000 francs.

—Nous lisons dans la *Civiltà Catholica* : “ Tout le monde doit comprendre que l’Eglise catholique n’a jamais pu dans le passé et ne pourra jamais dans l’avenir se mettre d’accord avec une secte de révolutionnaires ; qu’elle a sans cesse condamné les conspirations et les révoltes, quelqu’ait été leur prétexte. Aussi, de même que c’était une calomnie des francs-maçons de France, de Belgique et d’Angleterre de dire que le Saint-Siège encourageait et soudoyait le *brigandage* des Deux-Siciles, de même c’était une calomnie de ces mêmes sectaires de dire que des encouragements avaient été expédiés de Rome aux *Fénians*, que l’on pourrait appeler *Mazziniens irlandais*. Cette calomnie, répandue, comme on sait, dans les Etats-Unis pour tromper les Irlandais honnêtes et les enrôler dans la secte, a été exploitée au détriment de l’Eglise par ses ennemis d’outre-mer, répétée à l’envi par ceux d’Europe et prolongée en longs échos dans les feuilles franc-maçonniques, lesquelles ont ajouté ceci, que le Saint-Siège interrogé avait répondu en termes authentiques : *Fenianos non esse inquietandos*, ce qui, vu les circonstances, avait l’avantage de montrer Rome fulminant d’une main les *carbonari* d’Italie et de l’autre bénissant les *Fénians* d’Irlande.

“ Mais au moment où cette calomnie courait en Europe, elle était repoussée victorieusement en Amérique par une lettre de son Eminence le cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, à Mgr. Wood, évêque de Philadelphie, lettre où la prétendue réponse de Rome est déclarée *absolument fautive*.

Au reste, le *Times* de Londres se plaint à reconnaître la parfaite attitude du clergé catholique d’Angleterre et d’Irlande et à dire “ qu’il a mérité la reconnaissance du gouvernement et du peuple anglais.”

—Nous n’avons pu, dans nos derniers numéros que constater brièvement la mort d’un homme d’Etat dont le nom est universellement connu, et qui était en Europe pour ainsi dire la personnification de l’Angleterre : lord Palmerston. Nous devons à nos lecteurs quelque chose de plus ; il nous faut aujourd’hui essayer au moins d’esquisser cette figure historique. Nous le ferons en nous appuyant de l’autorité si respectable du *Messenger de la Semaine*, journal catholique publié à Paris :

“ Henri Temple, vicomte de Palmerston, était né le 20 octobre 1784, et il avait dix-huit ans lorsqu’il entra en possession de son titre. Il avait été élevé au collège de Harrow, où il eut pour condisciple lord Aberdeen, Robert Peel et Byron, puis à l’université d’Edimbourg et à celle de Cambridge. Dès 1806, à l’époque de la mort de Pitt, il fut élu membre du parlement ; il n’avait que vingt-deux

ans. Si lord Palmerston eut vécu deux jours de plus, il eut atteint ses quatre-vingt-un ans accomplis. Il n’a pas cessé depuis sa première élection de faire partie de la chambre des Communes, où il a ainsi occupé un siège pendant une suite non interrompue de cinquante-neuf années. Entré en 1807 dans l’administration de lord Portland, comme l’un des lords de l’amirauté, il fut nommé secrétaire de la guerre en 1809 sous le ministère de M. Perceval, ce premier ministre qui périt, en 1812, assassiné dans la chambre des Communes par un nommé Bellingham, dont il avait, dit-on, refusé d’accueillir les réclamations. Au moment de la retraite de lord Wellington en 1830, lord Palmerston devint secrétaire des affaires étrangères et conserva ce poste jusqu’à la dissolution du cabinet whig en 1834 ; mais il y reentra l’année suivante, pour s’en démettre de nouveau en 1841. Les whigs étant revenus au pouvoir en 1846, il les suivit encore dans l’administration, comme secrétaire des affaires étrangères, et le fut jusqu’en 1851. Bref, il fit partie de treize ministères sur dix-huit. Au moment de sa mort, Palmerston était premier ministre d’Angleterre, chevalier de la Jarretière, chevalier de la Grande-Croix du Bain, lord gardien des Cinq Ports, etc.

“ Lord Palmerston était la plus remarquable, la plus complète personnification du peuple anglais ; il en résumait au plus haut degré les instincts, les passions, les mœurs, les défauts et les qualités. Il savait traiter familièrement et quelquefois humoristiquement les sujets les plus sérieux ; il possédait à merveille le secret de faire vibrer les cordes sensibles de la nation ; c’était, enfin, un Anglais avant tout. C’est pourquoi probablement son nom n’a pas toujours été sympathique en France, du temps où Français et Anglais étaient plus empressés à rechercher ce qui les divisait que ce qui les rapprochait. Lord Palmerston, secrétaire général de la guerre pendant vingt ans à partir de 1809, puis secrétaire des affaires étrangères à diverses reprises, avait eu beaucoup à s’occuper des Français à son point de vue d’Anglais, pour qu’il pût en être autrement. Du reste, nous devons le dire, lord Palmerston, considéré comme homme privé, avait au point suprême le don de plaire ; il était, quand il le voulait, bienveillant, aimable, courtois, plein de séductions. Dans ses fonctions officielles, c’était l’homme d’Etat anglais par excellence ; dans ses relations personnelles, et pour ceux qu’il recevait à son foyer et dans ses salons, c’était le gentilhomme accompli, le grand seigneur anglais affable, distingué, prévenant, cordial, vous accueillant avec un franc sourire et une bonne poignée de main. Vu de près, ces lords d’Angleterre sont bien différents de ce que la politique nous les montre, bien plus différents encore de ce que le vaudeville nous les représente.

“ Lord Palmerston avait été quelque peu journaliste dans sa jeunesse. Il épancha plus d’une fois alors sa verve sarcastique dans les journaux de Londres spécialement voués à la satire. Il eut pour collaborateurs le docte Wilson, Croker, le plus redoutable des critiques, et jusqu’au sérieux Robert Peel. On a conservé le souvenir d’un article de lui,

inséré dans le *New-Whig*, article des plus amusants dirigé contre lord Brougham, qui s'était permis de traiter lord Ponsonby de *vieille radoteuse*.

« Un homme d'Etat anglais ne serait pas complet s'il n'était grand amateur de chevaux, des exercices du corps et de tout ce qui s'appelle en Angleterre le *sport*. Lord Palmerston était un des meilleurs cavaliers qu'on pût voir et un turfiste déterminé. Il avait toujours un écurie bien montée, et il a eu d'excellents chevaux de course. En 1813 il gagna un prix avec *Mignonnette*; en 1821, il en gagna un autre avec *Enchantress*; en 1836 il remporta les honneurs de New-market avec *Hiane*. L'année dernière encore un cheval de trois ans, *Old Wade*, portant ses couleurs, et un autre cheval venant de ses écuries, figuraient aux courses.

« Le noble vicomte, bien qu'octogénaire, avait conservé l'habitude de faire tous les jours une promenade à cheval; on le voyait souvent sur la route de Richmond, l'après-midi, après la première séance de la chambre des Communes. Il montait généralement de grands chevaux; depuis peu de temps toutefois il avait consenti à monter de petits chevaux d'une espèce particulière, que les Anglais considèrent comme la consolation des vieux cavaliers. Ne pût-il rester à cheval que dix minutes, lord Palmerston ne voulait jamais manquer un seul jour son exercice favori. Malgré son grand âge, c'est à cheval qu'il se rendait tous les ans au grand derby d'Epsom, à cinq lieues de Londres, et c'était toujours lui qui proposait au parlement de prendre le jour traditionnel de vacances pour que tous les membres eussent la liberté d'aller jouir du spectacle national sur le turf de la noble Albion. Palmerston faisait cette proposition avec une pointe de bonne humeur et de gaieté qui laissait voir tout l'intérêt que les courses avaient pour lui, et la chambre des Communes ne manquait jamais de l'applaudir.

« La chambre où le vieux lord avait passé depuis soixante ans, pendant six mois chaque année, les plus longues heures de ses journées, paraissait être son véritable domicile, et dans la Chambre le banc des ministres, où il a siégé tout ensemble pendant plus d'un demi-siècle, avait un air de solitude et d'abandon si par hasard il n'y était pas. Il y restait assis depuis quatre ou cinq heures jusqu'à minuit, une heure, quelquefois trois ou quatre heures du matin. Nous l'y avons vu, il y a moins d'un an, le chapeau sur la tête (c'est l'usage en Angleterre) enfoncé sur les yeux, les bras croisés sur la poitrine, les jambes allongées. Il paraissait sommeiller, et cependant, à la moindre alerte, à la moindre réponse à faire à quelque orateur de l'opposition, Lord Palmerston était toujours prêt à se lever, à parler.

« Mais c'était dans les réunions publiques, dans les banquets, à ces dîners des vieilles corporations dont il était associé : tailleurs, poissonniers, argentiers et autres, qu'on trouvait en lord Palmerston le discoureur aimable, gai, fin, spirituel. Comme il savait se familiariser sans se compromettre et faire rire son auditoire par une suite d'agréables plaisanteries, tout en restant grand seigneur et premier ministre ! Nul n'était plus recherché et ne se montrait plus cordial dans les fêtes privées : et dans ces

déjeuners qui suivent les mariages, nul ne savait mieux tourner un compliment à la mariée. Toujours de belle santé et de belle humeur, il n'engendrait jamais la mélancolie, et il passait avec une facilité merveilleuse et une incomparable souplesse d'esprit, des divertissements sociaux aux graves affaires de la politique. C'était là un des secrets de son immense popularité.

« On avait dit d'abord que Lord Palmerston devait être inhumé simplement dans un caveau de famille, mais l'Angleterre a voulu lui faire des funérailles nationales, et placer ses restes mortels dans l'abbaye de Westminster, qui est devenu, on le sait, un véritable Panthéon britannique.

« La cérémonie funèbre a eu lieu vendredi, 27 octobre. Parmi les illustres personnages rassemblés pour cette circonstance sous les antiques voûtes de la fameuse abbaye, on remarquait avant tout l'héritier présomptif de la couronne, S. A. R. le prince de Galles, le duc de Cambridge et d'autres membres de la famille royale, tous les grands dignitaires de l'Etat, le nouveau premier ministre, lord Russell, dernièrement encore secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, le lord haut-chancelier, et l'archevêque de Cantorbéry, les administrateurs du clergé, lords temporels et spirituels, la plupart des membres éminents des deux chambres, les représentants des municipalités de plusieurs villes d'Angleterre. Une foule considérable était massée dans l'enceinte de l'abbaye. Tout le long de la route du cortège, depuis Cambridge-house jusqu'à Westminster, il s'était formé une haie compacte de spectateurs. Le char funèbre était traîné par six chevaux couverts de caparaçons écussonnés. Dans tout le voisinage de Cambridge-house, les boutiques étaient fermées avec des tentures noires. Une certaine sensation a été produite par l'arrivée à Londres des serviteurs et des garçons de ferme du premier ministre, venus exprès pour rendre les derniers devoirs à leur maître. Le nombre de ces hommes de la campagne était de 21, outre 60 volontaires de Romsey, ville du Hampshire, voisine du château de Broadlands qu'habitait le plus souvent lord Palmerston. Chacun d'eux portait un crêpe.

« Lord Palmerston reposera dans Westminster près de lord Chatham, de Canning, de Fox, de Grattan, de Pitt, de Nelson, de Wilberforce et autres hommes célèbres de la Grande-Bretagne. Le catholique qui entre dans cette belle et ancienne basilique de Westminster ne peut s'empêcher de se sentir attristé en songeant combien le culte y tient aujourd'hui peu de place. Le protestantisme n'a pas besoin de ces beaux et vastes monuments que le culte catholique seul sait orner et peut remplir de ses pompes, de ses chants, de ses nombreux fidèles. Aussi l'abbaye de Westminster a-t-elle été, dans sa plus grande partie, convertie en un panthéon assez bizarre, où se trouvent entassés en désordre les tombes des rois, des reines, des princes et princesses illustres, les monuments des hommes d'Etat, des amiraux, des généraux, des grands écrivains, des poètes, des courtisans, des théologiens, et même des comédiens.

« Telle est principalement la destinée faite par

l'anglicanisme à cette illustre abbaye dont l'origine remonte jusqu'à l'introduction du christianisme en Angleterre. C'est en effet sur les ruines d'un couvent bâti en ces temps reculés qu'une abbaye fut élevée à Westminster, sous le règne d'Edouard le Confesseur. Plusieurs rois, entre autres Guillaume le Conquérant, ont été couronnés dans cette église, qui fut agrandie par Henri III, et son fils Edouard Ier, de la dynastie normande. Henri VII y ajouta une chapelle, qui est un chef-d'œuvre d'architecture. Commencée en 1503, sur les dessins d'un abbé de Westminster, cette chapelle fut achevée en 1512. Douze piliers gothiques supportent le toit, richement décoré de pendentifs et de voussures délicatement sculptés; une multitude de sujets également sculptés couvrent les murailles: anges avec écussons, emblèmes héraldiques, armoiries royales, roses Tudor, fleurs de lis sous des couronnes. Dans de nombreuses niches sont placées des statues. La nef au milieu de laquelle se dresse le splendide monument de Henri VII et d'Elisabeth, sa femme, par Torrigiano, renferme les stalles des chevaliers du Bain, avec leurs armes, leurs bannières, leurs épées et leurs casques. C'est également dans la nef de la chapelle de Henri VII que se trouve le tombeau du duc de Montpensier, frère de Louis-Philippe, mort à Londres en 1807. Dans la chapelle d'Edouard le Confesseur on voit encore la chaise en mosaïque de ce saint roi, laquelle était jadis enrichie de pierres précieuses.

« Nous n'oserions prédire quelle sera dans l'avenir la destination de cette belle et antique église de Westminster, mais un souvenir et un fait tout récent s'imposent à notre esprit.

« Parmi les nombreux changements que lord Palmerston a vu s'accomplir sous ses yeux en Angleterre pendant sa longue carrière, le rétablissement de la hiérarchie catholique n'a pas été un des moins considérables. En même temps que nous parvenait la nouvelle de la mort du premier ministre de la reine Victoria, on apprenait ici que le pape avait pris une décision qui indique les nouveaux progrès de la véritable religion au sein de cette protestante Angleterre, jadis si catholique. Le Saint-Père a résolu, dit-on, d'établir un deuxième archevêque catholique, dont le siège serait à Liverpool ou à Birmingham. Mgr. Manning, qui se trouvait dernièrement à Rome, aurait conseillé cette mesure au Pape. On sait que le premier archevêché rétabli en Angleterre porte précisément le titre de Westminster. »

DIRECTION

pour les exercices du Jubilé dans la Ville et Paroisse de Montréal, basée sur le Mandement de Mgr. l'Evêque de Montréal, en date du 23 Janvier 1865.

I. Le Jubilé pour la Ville et Paroisse de Montréal commencera dimanche, 26 du mois de novembre courant, et se terminera le 25 décembre prochain. L'ouverture de cette grande solennité sera annoncée par le son de toutes les cloches, pendant un quart-d'heure, après l'Angelus du soir, le 25 courant, et la clôture en sera

annoncée de la même manière après l'Angelus du soir, le 25 décembre. Dimanche, 26 novembre, jour de l'ouverture du Jubilé, immédiatement après l'Asperision de l'eau bénite, dans toutes les églises où l'on chantera la Messe, ou avant la Messe principale dans les chapelles de Communauté ou autres, on chantera ou on récitera le *Veni Creator*, avec le verset *Emitte Spiritum tuum*, et l'oraison *Deus qui corda fidelium, etc.*; et le 25 décembre, on en fera la clôture par le chant du *Te Deum*, à la bénédiction du SS. Sacrement, immédiatement avant le *Tantum ergo*.

II. Chacun doit se rappeler que ce Jubilé a pour but d'implorer le secours du ciel, afin de préserver le troupeau du Seigneur de la contagion des mauvais principes qui se répandent d'une manière si alarmante dans tout le monde. En conséquence, dans tous les pieux exercices qui se feront pendant le Jubilé, chacun aura intention de supplier le Père des Miséricordes de répandre sur Notre Saint-Père le Pape, et sur tous les Evêques et Pasteurs des âmes, ses divines lumières, et de fortifier leur cœur par l'onction de son Divin Esprit, afin qu'ils puissent préserver leurs ouailles de la peste de toutes les mauvaises doctrines. Chacun priera pour l'Eglise et pour toutes les sociétés civiles qui partout sont fortement agitées par de furieuses tempêtes.

III. Pendant le temps indiqué plus haut à l'article I, ceux qui feront les œuvres prescrites à cette fin, et qui sont indiquées dans l'article IV, gagneront l'Indulgence du Jubilé, aux exercices duquel, comme l'a déclaré N. S. P. le Pape, est attachée, par la Divine Miséricorde, une vertu spéciale surtout pour la conversion des plus grands pécheurs et la pleine et entière rémission de tous les péchés.

IV. Pour gagner l'Indulgence du Jubilé, chaque fidèle de l'un et l'autre sexe doit 1° visiter les églises comme il est dit à l'article V; 2° jeûner le mercredi, le vendredi et le samedi d'une même semaine; 3° confesser ses péchés avec une sincère douleur et recevoir avec une profonde vénération le Sacrement de l'Eucharistie; 4° faire quelque aumône selon que la dévotion le suggérera à chacun. Toutes les œuvres ci-dessus indiquées doivent s'accomplir dans l'espace de temps contenu entre le 26 novembre inclusivement et le 25 décembre aussi inclusivement.

V. Les fidèles de la ville visiteront deux fois l'église qu'ils ont l'habitude de fréquenter pour leurs devoirs religieux, et deux fois une autre parmi celles indiquées à l'article VI, à leur commodité. Ceux qui demeurent hors des limites de la cité visiteront deux fois l'église de leur quartier. A cette visite des églises, ils pourront réciter cinq *Pater* et cinq *Ave* aux intentions indiquées à l'article II. On ne pourrait pas, en faisant cette visite de l'église, entendre une messe d'obligation. Cette visite peut se faire les deux fois dans la même journée et à de courts intervalles; il suffirait de sortir de l'église après la première visite, et d'y entrer de nouveau pour la seconde visite.

VI. Les églises de stations, dans la ville et hors les limites de la ville, sont: la Cathédrale, Notre-Dame, St. Patrice, le *Gesu* (église des R.R. PP. Jésuites), St. Jacques, la Providence, St. Pierre, Ste. Brigide, St. Y. de Paul, Chapelle du Pied-du-courant, Chapelle des Sœurs de Miséricorde, N.-D. de Bonsecours, N.-D. de Pitié, les Récollets, l'Hôpital-Général (Chap. des Sœurs Grises), l'église de l'Hospice St. Joseph, Ste. Anne, St.

Joséph, rue Richmond, St. Henri des Tanneries des Rollands, Toutes-Grâces, Chapelle du Grand-Séminaire, N.-D. des Neiges, Côteau St. Louis, l'Hôtel-Dieu.

VII. Par une concession particulière de N. S. P. le Pape, en date du 28 avril dernier, le jeûne de l'Avent, des Vigiles et des Quatre-Temps peut servir pour celui qui est prescrit pour le Jubilé; mais il faut observer qu'en accordant cette faveur, Sa Sainteté n'ayant pas déclaré qu'il serait permis, en ces jours de jeûne de l'Avent et des Quatre-Temps, de manger des œufs, du beurre, du fromage ou du lait, ceux qui ne pourront point faire le jeûne du Jubilé sans user des mets susmentionnés devront demander la permission de s'en servir à leur Confesseur qui, par une autre concession de N. S. P. le Pape, en date du 16 mars dernier, est autorisé à leur permettre de faire le jeûne comme à l'ordinaire, en leur prescrivant d'y ajouter quelque autre mortification. Qu'on remarque bien que, comme on n'est tenu de faire que deux jeûnes chaque semaine de l'Avent, on pourra faire, avec les aliments ordinaires, le troisième jeûne qui est prescrit pour le Jubilé. Ceux qui ne feront leur jeûne que dans la semaine des Quatre-Temps devront s'abstenir, aux trois jeûnes, des mets ci-dessus indiqués.

VIII. Mgr. l'Evêque de Montréal ayant exprimé son intention d'employer les aumônes du Jubilé à une œuvre bien digne de sa charité, savoir, celle de secourir les âmes les plus abandonnées, il y aura dans chacune des Eglises ou Chapelles indiquées à l'article VI, un Trône désigné par le mot JUBILÉ, dans lequel chacun pourra déposer ou faire déposer son aumône. Les personnes préposées à chaque Eglise voudront bien prendre des précautions pour que ces offrandes ne puissent pas être enlevées des Trônes par des gens mal-intentionnés.

IX. Les personnes Religieuses, qui vivent continuellement dans le cloître, ainsi que ceux qui sont en prison ou en captivité ou empêchés de sortir par quelque infirmité corporelle ou retenus par un empêchement quelconque, et qui pour cette raison ne pourraient pas accomplir les œuvres mentionnées dans l'article IV, ou quelque-unes d'elles, pourront également gagner l'Indulgence du Jubilé, pourvu qu'ils fassent les œuvres de piété qui leur auront été prescrites en commutation par leur Confesseur.

X. Les enfants, qui n'ont pas encore fait leur première communion, sont de fait exempts de la communion pour gagner l'Indulgence du Jubilé. Pour les autres conditions qu'ils ne pourraient remplir, par exemple, le jeûne, ce sera à leur Confesseur à commuer les œuvres prescrites en d'autres œuvres.

XI. Pour donner à tous les fidèles la facilité d'assister aux offices et instructions qui se feront pendant le Jubilé, j'ai cru devoir donner une liste des exercices qu'on se propose de faire dans plusieurs Eglises. Les offices de l'après-midi pourront se terminer par la bénédiction solennelle du SS. Sacrement.

Evêché de Montréal, 17 novembre 1865.

A. F. TRUTEAU, V. G.,

Administrateur.

Oraison funèbre du général de La Moricière.

PRONONCÉE PAR MGR. DUPANLOUP.

Sumet scutum inexpugnabile equitatem.
Son bouclier fut la justice et l'honneur.
(Sagesse, v. 16.)

Monseigneur, Messieurs,

(Suite et fin.)

Un jour, et quand il était déjà revenu à la pratique religieuse, il discutait à Paris, devant une de ses filles, avec le curé de sa paroisse, sur la fréquente communion. "Nous ne sommes pas dignes de communier si souvent, disait-il. — C'est vrai, répondit le curé, mais nous en avons besoin. La communion est moins une récompense qu'une grâce et un secours." — Le général s'arrêta un moment. . . "Monsieur le curé, on m'avait donné jusqu'ici vingt-cinq mille mauvaises raisons, mais vous m'en donnez là une bonne. Il suffit, ma fille; communie tant que tu pourras."

En un mot, ce soldat, cet homme pratique et positif, grand esprit, courageux, parfaitement sincère, une fois placé à ce point de vue d'où l'on voit les choses ce qu'elles sont, et saisi de la nécessité où est tout homme de bon sens et de bonne foi de ne pas rester indifférent ou incertain sur des questions qui sont le tout de l'homme, comme dit Bossuet, voulut absolument voir clair dans ces questions, et ne se donna pas de repos qu'il n'en fût venu à bout.

Dans les belles pages qu'il lui a consacrées, et où on sentait si bien deux âmes de même trempe, M. de Montalembert l'a montré à Bruxelles, asujettissant ces cartes de géographie sur lesquelles il suivait avec une anxiété et une sympathie passionnée les progrès de nos armées, au moyen de livres qui lui étaient devenus les plus usuels. Quels étaient ces livres? *Le Catéchisme*, un livre de messe, *l'Imitation*, et un volume des œuvres philosophiques du P. Gratry; et il disait à un de ses anciens collègues et amis, étonné de trouver de tels livres chez lui: "Eh bien! oui, j'en suis là, je m'occupe de cela. Je ne veux pas rester comme vous le pied en l'air, entre le ciel et la terre, entre le jour et la nuit; je veux savoir où je vais, à quoi m'en tenir. Et je n'en fais pas mystère."

Dieu ne devait pas manquer à une telle bonne volonté et à de si francs efforts. Disons encore que les hautes études philosophiques, dont il occupait son exil, favorisaient aussi son retour à la religion. Je trouve la trace de ces études dans la lettre que j'ai citée. Le général y parle "d'un écrivain qui venait de dire avec une grande aisance que l'idée de l'infini n'était jamais entrée dans les connaissances humaines que pour les embrouiller. Il y a des gens du monde, ajoutait le général, qui croiront cette folie! . . ."

La foi enfin arriva dans cette âme à son plein jour, et quelques semaines après la lettre que je viens de citer, le général communiait à Pâques dans la cathédrale de Bruxelles. Dès lors, messieurs, le général de La Moricière fut un bon et grand chrétien. Et dès lors aussi, disons-le, avec ses nouvelles lumières, des consolations inconnues, une sérénité plus haute, une force plus sûre d'elle-même, et des espérances meilleures, entrèrent dans son âme.

Oh ! que ses compagnons d'armes, que tous les hommes exposés aux périls des batailles ou aux mécomptes de la vie publique me permettent de leur souhaiter pareille sagesse et pareil bonheur !...

Et venez voir maintenant, ô vous qui ne connaissez pas ces spectacles, ni les transformations merveilleuses des âmes sous la main de Dieu, venez voir, dans son intérieur caché, l'homme des batailles, pratiquant désormais toutes ces humbles et grandes vertus de l'époux et du Père du chrétien.

Le général de LaMoricière se reposait de ses grands travaux entrepris pour le service de l'Église et du Pape, et durant tant d'années pour le service de la France, en faisant dans ses deux paroisses du Louroux et de Prouzel le bien sous toutes ses formes ; églises, écoles, soins des malades, seurs de charité, ou bien améliorations agricoles, routes faites à ses frais, aumônes, etc. Toutes ces bonnes œuvres étaient pour lui une sorte de récréation ; il n'en prenait point d'autres. Ses pensées étaient constamment dirigées vers le bien et le progrès continu du bien : il avait pour principe que tout œuvre qui n'avance pas recule. Sa grande œuvre fut, pendant cinq ans, la reconstruction de l'église de son village. Il était heureux d'achever cette œuvre. Il se réjouissait d'en voir s'élever la flèche, lorsqu'il fut frappé de mort.

Du reste, il remplissait avec une scrupuleuse exactitude tous les devoirs privés et publics du chrétien. Les lois de l'Église, il les observait simplement. On le voyait donnant l'exemple, prendre plaisir à assister le dimanche aux offices de sa paroisse, soit à la ville, soit à la campagne.

Il s'approchait fréquemment des sacrements, le matin, de bonne heure, sans respect humain, puisqu'il ne se cachait de personne, et aussi sans ostentation, car il se mettait tout humblement dans un petit coin de l'église. Il se tenait toujours prêt à paraître devant Dieu. "L'avenir ne nous appartient pas, répétait-il à Rome à ses jeunes aides-de-camp : quand on part pour une expédition, on doit se dire qu'on n'en reviendra pas ; et il faut arranger ses affaires spirituelles et temporelles en conséquence, de telle sorte qu'on n'ait plus qu'à marcher en avant."

Son bonheur était de travailler lui-même à former le cœur de ses enfants ; il aimait à prier avec eux. Ses filles lui faisaient quelquefois dire avec elles une dizaine de chapelet. Il suivait surtout leurs leçons de catéchisme. Il les y conduisait lui-même souvent, le leur faisait répéter et expliquer. Il assistait aux leçons qu'on leur en faisait chez lui, se promenant durant ce temps dans la chambre et écoutant. Pendant les retraites qui précèdent les premières communions, — c'est de son curé même, messieurs, que je tiens ces choses — il s'occupait de ses filles avec une sorte d'apreté tendre et inquiète. Lui qui ne revenait plus à Paris et qui n'y a jamais séjourné depuis son exil, y est venu et y a demeuré aux deux grandes époques de la première communion de ses enfants. Il communia la veille de la première communion de l'aînée ; et à la première communion de sa seconde fille, il communia à côté d'elle le jour même. Voilà quel père et quel chrétien c'était. "Je l'ai vu pleurer comme un enfant ce jour-là," me dit un de ses amis. Et il ajoute : "Et nous ayant tous, ce même jour, réunis à sa table, il nous laissa de lui, comme

homme, comme chrétien, comme père, une impression d'édification et d'admiration que je n'oublierai de ma vie."

Il ne pouvait, du reste, voir ses enfants malades sans tomber dans des inquiétudes mortelles. "Je ne me comprends pas moi-même, disait-il à un de ses amis, moi qui ai vu tant de fois la mort en Afrique, je ne puis les voir souffrir sans que les larmes me viennent aux yeux." Ah ! c'était le cœur le plus tendre sous une enveloppe de bronze.

Je vous en citerai encore un trait bien inconnu. Je le prends au sein même de cette puissante activité que j'ai essayé de vous dépeindre dans son commandement de Rome. Un soir, à Pesaro, il s'était couché triste et préoccupé. Tout à coup, dans la nuit, il appelle son aide-de-camp. Celui-ci le trouve ému, consterné, n'y tenant plus, et il entend ces paroles entrecoupées : "Pauvre femme ! pauvres enfants ! Enfin, mon Dieu, il en sera ce que vous voudrez !" Le bateau qui devait amener sa femme et ses enfants était en retard de vingt-quatre heures, et les nouvelles télégraphiques de Civita-Vecchia disaient que la mer avait été horrible. Le général pria toute la nuit, à genoux, et, le lendemain, il disait à son aide-de-camp : "J'ai passé une rude nuit !"

Quand il perdit son fils, ce fils unique, sa douleur fut incroyable, et néanmoins admirablement résignée. Ecoutez les belles paroles qu'il écrivait alors à la mère de son enfant : "Je prévois le sacrifice que Dieu demande de nous : que sa volonté soit faite. Il nous l'avait donné, il nous le reprend... Michel sera plus heureux que nous là-haut."

Je m'oublie peut-être, messieurs, dans ces touchants récits ; mais ils étaient nécessaires pour ajouter un dernier trait, et comme un doux et pur rayon à cette et fière physionomie.

Achevons-en le portrait et regardons-le un moment dans ses relations sociales. Tous ceux qui l'ont connu attestent, avec la bonté de son cœur et la loyauté de son caractère, la sûreté et l'amabilité de son commerce. Il exerçait autour de lui une sorte de séduction. Quelconque l'approchait était sous le charme. Son esprit était des plus variés, des plus étendus, des plus féconds, et toujours en mouvement ; se mêlant à tout, comprenant tout, ayant une opinion sur tout, même sur les hypothèses, disait un de ses amis ; d'ailleurs, d'une bonne foi admirable, et d'un rare désintéressement d'amour-propre pour revenir d'une erreur. Sa conversation, vive, animée, spirituelle, abondait en traits, en saillies, en images naturelles et ingénieuses, expressives et pittoresques, empruntées de la vie des champs où il avait vécu, et à la vie rurale dont il était fort épris. Il parlait, en un mot, comme un Breton et un soldat, avec une grâce qu'on aimait en tout pays, quoiqu'elle fût très-française. Son Anjou, sa chère Bretagne et sa chère Afrique en étaient le fond. Lorsqu'il eut à donner un uniforme aux zouaves, il se souvint du costume commode de l'Armorique. Sa verve était quelquefois familière, mais avec un certain sel gaulois, soldatesque et champêtre, qui ne permettait pas de la juger comme entachée de trivialité, et à côté de je ne sais quelle originalité perceait la grâce naïve, la droiture de l'âme, et un vigoureux bon sens. Jamais de morgue ; aucune prétention, même hiérarchique, mais sa modestie était

vraie, sans efforts, celle d'un homme de bien qui ne songe qu'à son devoir, et non pas seulement d'un homme de bon goût qui sent le ridicule attaché à la vanterie. Jamais il ne parla comme un génie malheureux, étouffant des discours qu'il n'avait pu faire, ou des victoires qu'on lui avait dérobées. Il avait horreur des grands mots : ils lui échappaient malgré lui, et jamais il n'y a mis la moindre toilette. Letré, il citait au Pape, à l'occasion, Virgile et Horace, et quelquefois Saint-Paul à son curé. C'était du reste l'homme le plus âpre au labeur. Toute la fougue et l'impétuosité de son caractère se concentraient instantanément sur un travail, immobile, persévérant, quelquefois pendant vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'il eût creusé jusqu'au fond et conquis la vérité. Il ne lâchait pas prise sans cela. Son obstination et son audace croissaient avec les difficultés. De plus, il devenait alors aussi attentif et aussi circonspect qu'il paraissait quelquefois incandescent et mobile, dans les loisirs qui précèdent l'action. La responsabilité des fortes entreprises était comme un lest qui réglait tout d'un coup ses impétueux mouvements, et sans lui ôter, au besoin, sa fougue entraînante, lui apportait toute la prudence du commandement.

Dans les affaires, son ardeur l'entraînait quelquefois à des vivacités, mais jamais à rien d'amer ou d'offensant pour personne. Ses colères apparentes étaient quelquefois très-vives, mais la bonhomie se devinait dans ses anathèmes, l'habitude du commandement, le besoin d'une exécution intelligente et rapide, la passion de bien faire, excusaient toujours ses plus grandes brusqueries ; et dès qu'il s'apercevait d'une impression pénible, combien il était prompt à l'effacer par les plus gracieux retours ! Il savait ainsi ajouter à ses défauts mêmes tout le charme de son cœur et de son esprit. Jamais il ne dit de mal de personne, même dans son exil ; c'est ce que m'ont attesté deux des hommes qui ont le plus longtemps vécu dans son intimité. Il dénigrait jamais qui que ce fût. Il jugeait les hommes, il ne les dénigrait pas. Rien de petit dans cette nature. Honnête homme et homme d'honneur au plus haut degré ; mélange singulier et aimable des qualités bretonnes, françaises et militaires, et enfin chrétiennes, quand la pratique de la religion eut pénétré dans sa vie, et ajouté aux dons de la nature ce je ne sais quoi de plus achevé et de plus heureux encore qui vient des dons de Dieu.

C'est dans l'exercice modeste de ces vertus si simples, mais si grandes, adouci, dompté, transformé par la grâce, chrétien sincère et pratiquant, et ressentant dans son âme les douleurs et les épreuves de l'Eglise comme de la patrie, que l'élection divine vint le chercher pour cette gloire, dont il était digne, et le fit ici bas le soldat de Dieu et de l'Eglise, et le représentant, à l'heure solennelle où nous sommes, de la fidélité catholique et de l'honneur français.

La devise lui allait bien : *Spes mea Deus*. Elle se développait en lettres d'or sur un azur parsemé de coquilles d'argent, comme ces coquilles de pèlerin qu'on voit dans les vieilles images. Et en effet, soldat et pèlerin du Christ, il a entrepris les pèlerinages de Rome et de Lorette. Comment et pourquoi ? Le plus lointain avenir le redira à la gloire de son nom.

Et maintenant, chrétiens, l'heure suprême est venue ; il faut nous séparer de lui !

Il était plein de vie et de force : on le croyait du

moins. Cependant il avait toujours eu des pressentiments de mort, et sa maxime était qu'il fallait toujours être prêt pour ne pas être surpris. Il était donc seul à la campagne ; sa femme et ses enfants, retenus loin de lui, allaient revenir. C'était un dimanche, et ce jour-là avait été l'adoration du Saint-Sacrement dans l'église de son village de Prouzel. Il était allé, selon sa coutume, à la Grand'Messe ; le soir, il s'était rendu encore au Salut, et était resté tout le temps à genoux au milieu des paysans, lui, le vieux soldat de nos guerres africaines. Et, sa bonne journée de chrétien ainsi faite, il était rentré paisible et content chez lui. Il avait lu ensuite, comme il le faisait chaque soir, quelques pages des lutes de l'Eglise. Le bon curé de son village était venu, comme il en avait l'habitude le dimanche, passer sa soirée avec lui, et ils étaient restés à causer ensemble jusqu'à dix heures et demie ; quand le curé le quitta : " Je suis très-content, monsieur le curé, lui avait dit le général, de ce que vous m'avez dit ce soir." L'entretien avait roulé sur le purgatoire, le paradis et la vie future. Il ne savait pas en être si proche. Tout à coup, à une heure du matin, une douleur inaccoutumée, soudaine, se fait sentir. C'était la mort, ou plutôt c'était Dieu qui venait. Il détache aussitôt de la muraille son crucifix, pour son dernier combat, comme autrefois il saisissait son épée. Quand le prêtre arriva, le général était debout, marchant à pas lents dans sa chambre, et pressant le crucifix sur son cœur. A la vue du prêtre, il tombe à genoux, appuyé sur son lit ; le crucifix échappe à sa main défaillante, mais il le retenait encore et le serrait avec ses deux bras sur sa poitrine. Le prêtre a le temps de lui donner une dernière absolution. Cela fait, il remit son âme aux mains de son Créateur.

Près de son lit, sur une table, se trouvait encore ouverte cette histoire de l'Eglise ; non loin de là, sur un guéridon, une *Imitation de Jésus-Christ*, avec des marques mises par lui aux chapitres qu'il préférait ; plus loin des livres de guerre, tout dans cette chambre respirait la foi et la vie d'un grand capitaine catholique et français.

Ainsi s'éteignit ici-bas ce vaillant cœur ; ainsi mourut-il sans appareil, seul, dans ce château désert, au milieu des ombres de la nuit, dans le silence du ciel et de la terre ; rien là, que Jésus-Christ et son soldat, en présence d'un pauvre prêtre, et le soldat serrant la croix de son Dieu sur son cœur. Tu mourus ainsi, ô Bayard, seul au pied d'un arbre, baignant, à défaut de crucifix, la croix de ton épée !

Messieurs, quand un homme a ainsi vécu, et qu'il est ainsi mort, est-ce trop que de l'appeler un héros chrétien ?

Je vous invite donc une dernière fois à l'honorer, vous tous, qui que vous soyez ; car c'est honorer la France qui a produit ce sang ; l'Eglise qui inspira cette âme, notre siècle qui forma cette éblouissante, aimable et glorieuse physionomie ! Pendant la vie, on s'incline devant les puissances qu'on redoute ; après la mort, la grandeur n'appartient plus qu'à ceux qu'on estime.

Son tombeau est caché dans une lande inconnue de cette terre de Bretagne ; mais la reconnaissance de l'Eglise et de la patrie iront toujours l'y chercher.

Il y avait dans la grande armée un homme ; c'était aussi un Breton, que l'on appelait le *premier grenadier français*. Ses cendres reposent dans un cimetière obscur, de l'autre côté de la frontière, et l'on a écrit sur la pierre :

“Celui qui a combattu pour de grandes causes, il est partout même à l'étranger, dans son pays.” La Moricière, revenu sur la terre de France, y est mort et a été porté à l'ombre de l'église d'un pauvre village. Mais qu'importe ? La modestie de sa tombe n'ajoute à l'éclat de sa vie, et même, en ce lieu ignoré, cet héroïque enfant de la France est et sera toujours glorieux.

Il a connu les alternatives contraires des choses humaines, le succès, l'épreuve ; et dans l'une ou l'autre fortune, il a dépassé la mesure commune assignée aux honneurs, et atteint les hauteurs où réside l'héroïsme. Grand soldat, grand citoyen, et aussi grand chrétien, sa gloire a grandi dans ses revers, et il a dû à ses malheurs, qui l'ont rapproché de Dieu, le plus haut honneur de sa vie, cette résolution magnanime dont sa foi a rendu capable son grand cœur, et qui le tire de la foule des guerriers célèbres, pour lui assigner une place à part devant la postérité.

On dit que le monde est mené par les génies ; je soutiens qu'il est sauvé par les héros, et surtout par ceux dont la foi accroît l'héroïsme. La foi est un feu qui transforme les âmes. Elle tombe sur des têtes de femmes, d'hommes ou d'enfants, et elle en fait des martyrs, des apôtres et des anges de charité. Elle tombe sur un cœur de soldat ; elle en fond le bronze, et elle le décide à troquer le bâton de maréchal de France pour le crucifix. Elle tombe aussi, je le sens, sur les lèvres refroidies du vieillard et en tire encore des accents et des flammes. Elle tombe en ce moment sur une veuve, des filles, une mère, et elle les couvre de gloire, de résignation, d'espérance. Elle tombe sur vous, messieurs, et vous enlève un instant aux affaires, au bruit, à la terre, pour mouiller vos yeux et vous élever dans la pure lumière des actions faites pour Dieu.

Je vous demande d'accorder à ce grand homme, après sa mort, une victoire dernière : je vous demande de vous laisser vaincre par son exemple. Il n'est plus là, sa dépouille n'est qu'un nom, ma voix qu'un accent bientôt évanoui. Mais si ce guerrier terrasse en vous le respect humain, la mollesse, l'envie, l'incrédulité ; s'il vous apprend à aimer l'honneur et la croix, ce sera, messieurs, sa plus belle victoire, et je vous la demande. Jurons de l'imiter, avant de le suivre ! Mon Dieu ! daignez faire germer pour mon pays, sur cette tombe, des soldats, des citoyens et des chrétiens dignes de celui que nos regrets et nos respects accompagnent jusqu'au seuil de votre éternité !

Un dernier mot, messieurs.

Les catholiques de France avaient voulu, à son retour de Rome, lui donner une épée d'honneur. Il l'a refusée. “On ne donne une épée d'honneur qu'aux vainqueurs, dit-il ; j'ai été vaincu.”

Cette épée, on m'a demandé de la lui rendre. Je la dépose sur son cercueil.

Vous ne pouvez la refuser maintenant, général ! La reconnaissance de l'Église vous la doit, car vous avez bien combattu, et une défaite, triomphante à l'envie des victoires, ne peut vous la faire tomber des mains. Rome a célébré votre mémoire sur l'*Arca Caeli*, au Capitole : vous étiez digne d'y monter. C'est avec cette épée dans la main et la croix sur votre cœur que la postérité vous verra. Vaincu, non, vous ne le fûtes pas : c'est vous le victorieux. Vous avez vaincu votre gloire même pour servir la cause de Dieu. Et cette cause est invincible. Le champion de l'Église peut mourir, disait un

Père, *occidi potest* ; mais il ne peut être vaincu, *vincti non potest*. Si l'Église paraît quelquefois succomber dans les épreuves du temps et dans l'abandon des hommes, elle triomphe dans une région plus haute, et elle a un défenseur invisible, qui vient à elle quand tous lui manquent.

Ah ! si notre confiance devait être déguée ; si, par un mystérieux jugement de Dieu, l'iniquité doit poursuivre jusqu'au bout son œuvre ; si, abandonné à votre faiblesse, ô saint Pontife, ô Père de nos âmes, vous devez voir des malheurs dont je détourne les yeux ; si enfin, ce qu'à Dieu ne plaise, je poussais aujourd'hui devant ce cercueil le dernier cri de l'honneur français, ah ! nous du moins, catholiques de France, nous vous resterons fidèles ; rien ne nous séparera jamais de vous, et jusqu'au dernier moment nous proclamerons à jamais honteux le triomphe du mal, et croirons invinciblement au triomphe du bien.

Vous le voyez déjà ce triomphe, ô vous à qui j'adresse un dernier adieu, noble et vaillant La Moricière, vous le voyez dans cette lumière de Dieu où vous êtes entré, prenant votre place dans la légion de Judas Machabées, des Maurice, et de tous les guerriers qui ont porté ici-bas l'épée pour la cause de Dieu. Car en ce moment, chrétiens, aux yeux de ma foi, les ombres du tombeau se dissipent, et je ne vois plus rien ici de périssable. Le lion vainqueur, comme un grand pape le disait d'un grand martyr, s'en est allé dans les cieux, et je cherche en vain ici la matière mortelle ; je ne vois plus que la gloire de l'immortalité dans l'éternel triomphe. *Lionem in celos abeunte, deficit materiam mortalitatis. Amen.*

Légende Canadienne.— La Porte de l'Enfer

Dans une paroisse de l'île de Montréal, par une belle soirée d'hiver, tous les habitants du voisinage s'étaient réunis chez le compère de l'endroit. Cette fois comme d'ordinaire, après les bonsoirs et les saluts d'usage, les femmes s'assirent autour de la table carrée, près de la lumière, afin de pouvoir travailler plus à l'aise ; les hommes se rangèrent en demi-cercle devant la porte du poêle, pour être plus à portée de mettre au besoin le tison sur la pipe ; et ainsi placé, on s'était mis à parler, à rire, à jaser avec cœur et entrain, comme on le faisait au bon vieux temps passé.

De propos en propos, je ne sais trop par quel hasard la conversation tomba sur l'enfer. On était curieux de savoir où Dieu avait placé ce lieu de feu et de tourments. Les uns disaient que c'était au centre de la terre ; les autres, sous la terre ; d'autres, dans quelque endroit inconnu au-delà des étoiles, un autre enfin rapportait que M. le curé avait dit à son prône que le bon Dieu pouvait faire souffrir les damnés partout où il le voudrait, sur la terre comme ailleurs. Puis chacun soutenait son opinion, et ceux qui n'en avaient pas émis, en adoptaient une qu'ils défendaient avec chaleur : tout le monde prenait part à la conversation. Un vieillard seul, retiré un peu en arrière, écoutait en silence et ne disait rien.

C'était un vieux marin qui a passé sa vie à voyager ; il a parcouru toutes les mers, et a visité, comme il le dit lui-même, les lieux où se font la soie et le coton, et ceux où pousse la canne à sucre. Maintenant, arrêté par l'âge, il vit de ses rentes, respecté de ses voisins,

qui le regardent comme un père; sa longue expérience l'a fait l'oracle du canton.

“Eh bien! père, qu'en pensez-vous?” lui dit quelqu'un de l'assemblée... “Ce que j'en pense, mes bons amis, répond le vieillard après un moment de silence, ce que j'en pense? Je pense, moi, que nous marchons sur l'enfer, que l'enfer est sous nos pieds, au milieu de la terre; et pour vous faire penser comme moi, je n'aurais qu'à vous raconter ce que j'ai vu de mes yeux.”

Il n'y a qu'une voix pour dire: “Racontez, racontez.” Et les femmes arrêtent leurs broches et leurs aiguilles; les hommes mettent leurs pipes dans le gousset; et même les petits enfants, cessant leurs jeux, viennent se placer dans les jambes de leur père, pour entendre conter une histoire. Tous prêtant l'oreille, le vieillard commença ainsi:

“Dans mes voyages d'outre-mer, après plusieurs semaines de navigation, nous arrivions toujours à une île déserte. Chaque fois, notre capitaine nous y faisait jeter l'ancre, soit pour prendre de l'eau, soit pour nous mettre à l'abri du vent, afin de radouber notre vaisseau. Alors, on ne faisait pas le voyage en quinze jours, comme aujourd'hui; il fallait trois grands mois; car il y a bien des années de ce que je vous parle: c'était dans mon jeune temps.”

Puis il nous fit de cette île une peinture des plus sombres. Elle est occupée dans toute son étendue par une haute montagne dont les flancs escarpés n'offrent à l'œil que d'âpres rochers entassés les uns sur les autres, à perte de vue; pas un arbre, pas un brin d'herbe sur ces roches nues, et les quelques arbrisseaux sauvages qui végètent sur la grève, ne présentent que des feuilles jaunes et languissantes. Jamais le soleil, jamais un ciel pur ne brille dans ces lieux; de gros nuages noirs enveloppent sans cesse la montagne, et s'étendent sur la mer aux environs. Dans les creux de ces sombres rochers il n'habite pas même de corbeaux et de hiboux, et les poissons fuient au loin les côtes. Il règne toujours dans ces parages un morne silence, interrompu seulement par le clapotis monotone des vagues sur le rivage. “Les matelots, nous dit le vieillard, avaient appelé cette île l'île Maudite, et chaque fois que je la revoyais, je sentais courir par tous mes membres un frisson involontaire.

Un soir, vers le coucher du soleil, que je me promenais seul sur le pont du vaisseau, rêvant à mes parents, à mes amis de là-bas, je découvris dans le lointain un point noir. M'étant arrêté pour le considérer plus attentivement, je m'aperçus qu'il s'approchait peu à peu, et plus il grossissait, plus il avait l'air d'un homme. Enfin il n'y avait plus à en douter, c'était bien là son marcher, c'était là sa figure, c'étaient là ses habits d'étoffe grise et sa longue tuque bleue: je reconnus mon voisin François; et il vint passer à quelques pas seulement du navire. J'étais comme sous l'empire d'un songe, et je ne pouvais en croire mes yeux. Que venait-il faire à pareille heure si loin de chez lui? Comment pouvait-il marcher ainsi sur l'abîme sans se précipiter au fond? François, lui criai-je, où vas-tu? Il ne répondit pas un seul mot, ne tourna pas même la tête, et comme s'il ne m'eût pas entendu, il continua son chemin droit vers la montagne. Les cheveux me dressaient sur la tête, mes yeux s'attachèrent à ses traces, et à chaque pas qu'il faisait mon cœur battait plus fort. Quand il fut arrivé au pied de la montagne, tout-à-coup une large porte à deux battants s'ouvrit d'elle-même: François

entra, et va se plonger dans les ténèbres; aussitôt la porte se referma avec fracas, les rochers en retentissent, toute la montagne en est ébranlée, et le vaisseau tremble sous mes pieds; puis tout retombe dans le calme et le silence.

“J'étais tombé à genoux sans m'en apercevoir; une sueur froide m'aveuglait, et je tremblais de tous mes membres. Je n'avais la force que de lever les yeux au ciel et de dire: Seigneur, ayez pitié de son âme. Hélas! prière inutile: c'était la porte de l'enfer. En effet, je pris note de l'heure et du jour, et au retour de mon voyage, j'appris que François était mort tel jour et telle heure.”

Ainsi parla le vieillard, et tous restèrent frappés comme si tous avaient été témoins de la catastrophe. On se regardait d'un œil inquiet, puis chacun faisait ses réflexions, mais à demi-voix, mais d'un ton grave et pénétré. On avait horreur de cette montagne, on plaignait ce pauvre François, mais surtout on s'accordait à dire que l'enfer ne pouvait être ailleurs qu'au centre de la terre.

Avant de terminer, je dois dire que ce récit, bien que un peu merveilleux, un peu poétique, n'est pourtant pas une fable, un produit de mon imagination. Cette soirée d'hiver a eu lieu, j'y ai assisté moi-même, et je n'ai rien raconté qui n'ait été dit et que je n'aie entendu. Maintenant, l'histoire de la montagne est-elle vraie, est-elle fautive? C'est ce que je ne puis affirmer; seulement je rappellerai que ce vieillard est l'oracle du canton; il jouit de la meilleure réputation de probité, et la plus grande injure que vous pourriez lui faire, ce serait de le supposer capable de mensonge.

LE CHEMIN DU BONHEUR

CHAPITRE VI

ICI ET LÀ.

(Suite.)

Le lendemain matin, pendant que les dames étaient à leur toilette et que Saturnin était allé à la ville, Albert entra dans le grand salon de la Tourmelière. Il avait sans cesse l'image de Renée devant les yeux et sa douce voix dans le cœur. Tout en rêvant il s'approche du piano. La partition du *Trovatore* était ouverte sur le pupitre, *la notte serena*, qu'Olympe avait roucoulé la veille avec une *maestria* digne d'un meilleur sort. Le jeune homme poussa de côté le cahier de musique d'un air dédaigneux, et, s'asseyant devant le piano, préluda par des accords majestueux, à la belle mélodie de Marcello dont il avait retenu quelques phrases. Peu à peu, dominé par une émotion jusqu'alors inconnue, il entonna de sa belle voix de ténor ce chant large et mélodique, et s'étonna de ressentir en même temps un sentiment de foi et de respect qui donnait à son chant une onction et une profondeur inconnues. Mais il n'avait pu retenir tout le morceau et fut forcé de s'arrêter bien vite. Au moment où il cessait, il entendit des rires et des battements de mains ironiques, et il vit madame Richer et sa fille qui étaient entrées sans bruit pour l'écouter.

— Bravo! bravo! criait l'espiègle Olympe; c'est un fragment de concert spirituel que vous nous donnez là, monsieur Albert.

— Fi donc ! monsieur Maucroix, est-ce que ça va à un jeune homme de chanter quelque chose de si lent et de si lamentable ? Et du latin encore ! C'est bon pour le Vendredi-Saint. Une fois, à Saint-Roch, j'ai entendu quelque chose de pareil, quand on venait de prêcher la Passion. Est-ce que ça ne s'appelle pas le *Stabat* du père Golèse ?

— De Pergolèse ? si vous le voulez bien, madame, riposta le jeune homme d'un ton un peu sec. Non, ce n'est pas le *Stabat*, quoique mademoiselle ait bien remarqué que c'est un fragment de musique sacrée.

— Ah ! c'est toujours à peu près la même chose. Quelque *Te Deum*, ou *De profundis*. Tout ça, ce n'est guère amusant. Vous devriez bien plutôt nous chanter quelque chose de gai, d'un peu sautillant, par exemple : *Souvent femme varie*, ou bien *Les deux Gendarmes*.

— Pourquoi pas le *Sire de Franc-Boisy* ? dit Albert furieux en quittant le piano, et se dirigeant un peu brusquement vers la porte.

— En voilà un caractère ! exclama madame Richer, après que le jeune homme eut disparu. Il se met à détonner un air bon pour accompagner un enterrement, et quand on lui demande quelque chose d'un peu plus gentil, monsieur prend la mouche et s'éclipse. C'est pourtant de son âge d'aimer la gaieté. Ton père, à vingt-cinq ans, était un véritable vive la joie ! Ma chère, je ne crois pas qu'une femme puisse être heureuse avec un mari qui a du noir dans l'esprit, et qui chante le *De profundis* avec délire. Qu'il aille donc dans un lutrin, c'est sa vocation.

— Je voudrais bien savoir d'où lui est venue cette boutade de ce matin, disait Olympe comme se parlant à elle-même. Je ne l'avais jamais entendu chanter cette musique, et il avait l'air tellement préoccupé !..

Oui, Albert était fort préoccupé, en effet, et, quoiqu'il dissimulât de son mieux le malaise qui commençait à le gagner, quoiqu'il se fût excusé de sa brusque sortie en expliquant à ces dames que ce chant d'Eglise était un des morceaux favoris de sa mère, il ne se sentait pas moins un peu plus choqué chaque jour par la frivolité d'Olympe et les manières communes de la grosse madame Richer.

Aussi, bien souvent il s'échappait dans les brumeuses matinées d'octobre et traversait à grands pas les bruyères humides de rosée au bout desquelles il allait retrouver la vieille Maison-Grise et les visages amis. On était si habitué à le voir maintenant qu'on le traitait en vieille connaissance. Renée lui tendait sa main effilée sans quitter son livre ou sa couture ; le vicomte lui parlait avec une confiance et une franchise qu'il ne prodiguait que rarement aux étrangers. Albert se trouvait à l'aise dans la pauvre vieille demeure ; il en aimait jusqu'au lierre sombre, jusqu'aux giroflées sauvages qui croissaient sur le mur coulant. Plus d'une fois, en observateur indiscret, il s'était approché des livres de la jeune fille. On ne voyait pourtant sur la planche de chêne aucune de ces attrayantes reliures jaunes de la maison Pagnerre ou Michel Lévy, mais quelques humbles volumes des grands maîtres de la pensée : Fénelon, Bossuet, Corneille, Chateaubriand, auxquels Renée venait donner une heure de méditation et de rêverie quand elle avait fini de repasser le linge de la famille, et qu'il n'était pas encore temps de préparer le souper. Il y a ainsi des femmes qui peuvent lire et apprécier un chapitre de philosophie au sortir de la cuisine, qui savent écrire des pages charmantes en "venant de rincer au ruisseau," âmes

pures, vertus utiles et résignées dont la modeste Eugénie de Guérin a été le type le plus parfait.

Albert avait connu à Paris les femmes brillantes des salons ; il voyait à la Tourmelière les provinciales insipides et médisantes. A la Maison-Grise seulement, il rencontrait la jeune fille modeste et sérieuse, à l'âme noble, au cœur tendre ; celle qui était le charme de ce foyer désert et qui pouvait un jour élever des hommes.

Aussi le jeune Maucroix commençait à se demander si les vertus sans dot de mademoiselle de Marcellles ne valaient pas bien les cent cinquante hectares de mademoiselle Richer. Après tout, on était heureux à la Maison-Grise comme on l'était à la Tourmelière. Mais quel bonheur différent ! Seulement il fallait être homme pour le goûter. On devait renoncer à beaucoup d'habitudes chéries : à la promenade au bois, aux gants glacés, à la stalle d'orchestre des Italiens. Ce bonheur-là se retranchait derrière un vieux mur en ruines, dans une grande salle nue, sans tapis. Il offrait à l'âme l'horizon d'une félicité pure et infinie, mais il ne garantissait aux exigences du palais que la mince perspective du gros pain de seigle et de la soupe aux choux. Or de telles conditions donnent à réfléchir, surtout quand on n'est pas né à Sparte, et qu'on n'a pas été élevé au régime du brouet noir.

Et puis, pour le bonheur, il faut l'amour encore. Or Albert sentait bien qu'il pouvait aimer Renée ; il croyait même avoir déjà commencé, mais était-il certain que Renée pût l'aimer aussi ? L'amour vrai n'est jamais presomptueux ; il doute et tremble d'autant plus qu'il est plus humble et plus sincère. Albert, qui n'avait jamais été fat, se sentait encore plus disposé que jamais à douter de son mérite. Qu'était-il auprès de cette belle fille noble qui avait une âme si grande et des yeux si brillants ?

Et puis encore, l'oncle Giraud ? Albert se sentait défaillir en pensant à l'indignation du bonhomme s'il voyait jamais ses plans renversés, ses châteaux en Espagne démolis et les gros chênes de la Tourmelière passant à un conquérant plus habile. L'ingrat neveu serait maudit, ce qui est plus douloureux encore.

Ainsi Albert, agité de ces divers sentiments, flottant entre deux partis opposés, passait les jours dans une hésitation pénible, n'osant quitter la Tourmelière si tôt ni retourner définitivement à Paris, ni se prononcer ouvertement à la Maison-Grise. Seulement, tandis que la famille de Marcellles l'accueillait chaque jour avec plus d'intimité, madame Richer, au contraire, commençait à le considérer comme *toqué* (selon son expression textuelle) quand elle le voyait courir les champs de grand matin, sans jamais rapporter la plus mince alouette. Il chantait peu de duos avec mademoiselle Olympe ; mais il commençait à étudier à la Maison-Grise les psaumes de Marcello et les oratorios de Clementi.

CHAPITRE VII

RENCONTRE.

Plus de six semaines s'étaient écoulées déjà depuis qu'Albert Maucroix était à la campagne. Novembre commençait à déployer ses voiles de brumes et son épais tapis de feuilles tombées. Mais les dames Richer ne pensaient pas encore à quitter leur château. La saison des chasses était arrivée, et il est bon genre de suivre une course dans sa calèche, dût-on se rabattre sur un lièvre

à défaut de plus nobles gibiers : Cela rappelle Compiègne, disait la veuve du filateur.

Albert était heureux de ce prétexte qui lui permettait de rester quelques semaines encore sous le toit de ces dames, d'où il s'échappait souvent pour courir à la Maison-Grise. Il sentait bien pourtant que ce moment de répit serait vite écoulé, et qu'il lui faudrait prendre un parti définitif : accepter les cent cinquante hectares de M^{me} Olympe, ou la malédiction de l'oncle Giraud ; choisir entre une dot éblouissante et une charmante jeune fille. Hélas ! quelle position délicate et que l'alternative était épineuse !

« Qua c'est donc difficile de se décider ! pensait-il souvent le soir dans son appartement de la Tournelière, quand il avait revêtu sa robe de chambre et chaussé ses pantoufles de velours. Jusqu'ici ma vie était couleur de rose ; je la passais à flâner du boulevard à ma stalle des Italiens, cigare aux lèvres, rose à la boutonnière. C'était si facile d'être heureux ainsi ! Mais à présent, il faut que je change, que j'agisse, que je me marie. Le mariage est déjà un problème si fatigant, une si fâcheuse combinaison ! Si je savais au moins avec qui me marier ? Voilà le nœud de la question, voilà la clé du problème. Mademoiselle Olympe m'enchante, Mademoiselle Renée m'enchante ; mais comment oserai-je écouter la voix de mon cœur quand je vois à l'horizon mon oncle prêt à lancer la foudre, si ma future femme ne m'apporte pas, avec son cœur, je ne sais combien d'arpents de terre et de forêts ? Où est le bonheur, hélas ! Se niche-t-il dans un portefeuille bien garni de titres de propriétés, ou se révèle-t-il dans le battement troublé d'un cœur qui aime et qui tremble ? Vous pourriez peut-être me le dire, Renée, car vous savez penser et agir mieux que moi ! » Albert, en finissant ses rêveries, tirait de son cigare de longues bouffées de fumée, et lorsque sa tête se renversait sur son fauteuil, appesantie par un demi-sommeil, il croyait voir, dans les légères spirales de vapeur, se dresser le vieux mur verdi de lierre, tandis que la voix de Renée murmurait à son oreille : « Ne demande pas où est le bonheur, mais cherche si tu l'as mérité ; la récompense n'est donnée qu'après le travail, et la lutte vient avant la victoire. »

Dans la dernière quinzaine de novembre, un jour qu'on ne chassait pas, les dames Richer proposèrent de faire une excursion dans un bois assez éloigné de leur demeure. Saturnin était à Niort où les farines se trouvaient en hausse, et où, par conséquent, sa présence était réclamée. Albert fut donc le seul cavalier servant. Il accompagnait ces dames à cheval, tandis qu'Olympe conduisait avec un aplomb merveilleux une sorte de poneychaise fort légère, mais un peu exigüe, relativement aux proportions de la grasse madame Richer. On avait emporté des provisions dans la caisse de la voiture, et comme le temps était doux et les trois promeneurs d'assez bonne humeur ce jour-là, on alla loin dans la forêt. Mais, vers trois heures, un vent violent commença à mugir entre les arbres ; d'impétueuses rafales soulevaient les feuilles mortes et les laissaient retomber en tourbillons pourpres ; des nuages légèrement bistrés se formaient en épaisses phalanges sur le ciel d'un gris de plomp. En même temps, un froid piquant commençait à gagner les promeneurs sous les branchages humides des arbres. Il fallait donc retourner en hâte au château. Olympe pressa la marche de son équipage, Albert mit son cheval à un bon trot, et bientôt ils arrivèrent hors

de la forêt, sur le chemin ouvert qui traversait la lande. Le vent, déchaîné avec toute sa furie sur cette grande plaine, faisait ondoyer comme des vagues les tiges grêlées des bruyères ; quelques flocons de neige tombaient, rares et glacés, poussés violemment par le souffle de la tempête. Pas un être vivant ne se montrait sur la lande à cette heure sinistre ; les bergers, grâce à leur expérience météorologique, avaient rentré leurs troupeaux avant que l'orage eût commencé. Pourtant, Albert crut voir au loin une forme humaine se mouvoir sur le sentier, bientôt il distingua les vêtements d'une femme. Le vent mugissait avec fureur, la neige devenait plus épaisse, et pourtant l'intrépide marcheuse avançait toujours. Quand les voyageurs furent arrivés tout près d'elle, ils reconnurent mademoiselle de Marcellles. Renée, enveloppée dans un manteau brun, coiffée d'un capuchon de laine rouge d'où s'échappaient les tresses de ses cheveux noirs, marchait d'un pas ferme et précipité, sans s'inquiéter de l'ouragan de neige. Elle jeta un regard calme et froid sur la calèche où Olympe et sa mère se blottissaient effarées, puis elle rougit en apercevant Albert. Celui-ci, interdit de rencontrer la jeune fille seule, sur cette route déserte et dans un pareil moment, fit cependant une admirable contenance. Il s'inclina profondément sur sa selle en se découvrant avec respect ; Renée le salua modestement et passa outre, tandis que les dames Richer, ébahies de cette apparition subite, oubliaient la violence de l'orage pour regarder la jeune fille s'éloigner. Sa voiture continua de rouler, et le cheval d'aller au trot, mais Albert était inquiet et troublé. Où pouvait aller Renée à cette heure, sans son père ou son frère pour l'accompagner, alors que les pâtres et les bûcherons les plus intrépides cherchaient un refuge dans leurs cabanes ? Elle venait de la Maison-Grise et paraissait vouloir traverser la lande dans toute sa longueur, course pénible et presque impraticable par un temps aussi rude. Quel motif pressant pouvait lui faire oublier ainsi l'orage, le froid et l'heure avancée ? Seule surtout, quand le vent rendait sa marche si incertaine ? Et puis, elle avait rougi en apercevant Albert ; elle, si calme toujours. Le jeune homme se faisait toutes ces questions, en sentant la fièvre de l'impatience et de la curiosité lui monter au visage. Au bout de cinq minutes il n'y tint plus.

— Pardon, mesdames, dit-il soudain, en arrêtant son cheval ; je vais être forcé de vous laisser aller seules jusqu'au château. Je m'aperçois que ma chaîne s'est brisée et que j'ai perdu ma montre. Il me semble avoir senti tomber quelque chose sur ma botte au rond-point du bois, au moment où vous remontiez en voiture ; c'était ma montre sans doute. J'y tiens beaucoup, c'est un souvenir de ma mère ; je vais me hâter de la chercher en cet endroit avant que la neige soit devenue plus épaisse. Je suis vraiment honteux de vous quitter, mais cette perte me contrarie beaucoup ; d'ailleurs le château est bien près maintenant.

Et s'inclinant après ces paroles courtoises, Albert mit son cheval à un galop furieux.

Les dames Richer le regardèrent s'éloigner avec stupefaction :

— Qui a jamais vu un pareil écervelé ? dit la mère. Regarde-le donc courir comme si tous les démons étaient à ses trousses. Pour rattraper sa montre, il va se rompre le cou. Ma foi, ma chère, plus j'étudie ce drôle de caractère, moins je le crois capable de faire un bon mari. Il n'a de cœur à rien, il ne se soucie de rien, il a toujours

l'air d'un homme qui se réveille, et s'il ne nous bâille pas tout largement au nez, c'est qu'il se respecte encore un peu. Parlez-moi de monsieur Champion ! En voici un qui a de l'esprit, de la gaieté ; un vrai boute-en-train, n'est-ce pas ? et qui se connaît en culture, qui s'intéresse au jardinage, au labourage, à la laiterie. Voilà un homme ! un homme comme je les aime ; qui sait faire son chemin et qui a toujours le mot pour rire.

— Mais il est vulgaire au dernier point, interposa la jeune fille.

— Ta, ta, ta, vulgaire au dernier point ; en voilà des grands mots et des calembredaines. Quand, à trent-deux ans, on a cinquante mille livres de rentes et un commerce des plus huppés, on peut être sûr qu'à trente-cinq on sera au conseil général du département, et si avec cela on épouse une femme riche, on arrive un jour ou l'autre à la Chambre, qui sait ? Ce n'est déjà pas si vulgaire, ma mignonne.

— S'il savait au moins s'habiller, interrompit encore Olympe.

— Bah ! la belle affaire qu'une raie de plus ou de moins à son gilet. Je voudrais bien que le nœud de cravate de monsieur Albert fût un peu moins soigné et qu'en revanche sa conduite fût irréprochable. C'est vrai qu'il a de beaux yeux, et un fameux *la* de poitrine. Mais pour entrer en ménage, ce n'est pas tout de chanter, vois-tu. A ton âge, ma chère, j'ai eu aussi à choisir. Ton père d'abord, qui était un peu trop gras déjà et un peu trop rouge, et un commis de papa, un grand romantique qui s'appelait Oswald, et qui pinçait de la guitare. Je t'avouerai qu'il me plaisait davantage, mais j'ai eu le bon esprit, au dernier moment, de préférer ton père, quoiqu'il eût déjà un petit ventre rondelet, et ma foi ! je ne m'en repens pas. Grâce à cette sage détermination, nous sommes ici aujourd'hui, dit-elle en indiquant du doigt la façade blanche de son château.

— Mais est-ce bien réellement pour chercher sa montre qu'il s'est enfui si précipitamment ? dit Olympe d'un air pensif, en dirigeant son cheval vers la grille. Ne venions-nous pas de rencontrer M^{me} Renée ? Il l'a saluée comme il aurait salué une reine. Si je savais qu'il fût assez fou pour distinguer cette petite sauvage sans dot, cette vicomtesse ruinée, je lui tournerais le dos sur l'heure et j'épouserais M. Saturnin. — Ah bien ! il ne faudrait que ça pour tuer le père Giraud d'un coup d'apoplexie, dit M^{me} Richer en descendant de voiture. Pauvre cher homme ! son neveu n'a pas, dans tout son corps, la centième partie de la cervelle qu'il a, lui, dans son petit doigt.

Et, sur cette majestueuse sentence, la mère et la fille rentrèrent pour se sécher devant un bon feu.

Pendant ce temps, Albert, lancé à travers la plaine, se dirigeait au galop du côté où Renée avait disparu. Il avait quitté le sentier, et faisait courir son cheval dans la bruyère pour ne pas révéler à la jeune fille son indiscretion et sa témérité. Bientôt il l'aperçut, toujours marchant sur la lande, à travers la neige qui tourbillonnait avec rage. Elle paraissait se diriger vers une chaumière isolée, située à l'autre bout de la plaine, dans un léger pli du terrain. Quelques arbres s'élevaient au bord du sentier ; Albert y attacha son cheval, dont les pas pouvaient le trahir, et suivit de loin la jeune fille. Bientôt il la vit entrer dans la cabane dont la porte se ferma sur elle. La solitude de cette habitation était effrayante ; on l'eût cru déserte, car aucune fumée ne s'é-

chappait du toit, effondré en partie. Le vent s'acharnant sur le frêle édifice, en arrachait par moments des fragments de chaume et de mousses flétries qu'il éparpillait sur la lande. La bise s'engouffrait à travers les planches disjointes de la porte à demi arrachée, et de larges fentes sillonnaient les murs. Albert se sentait à la fois saisi de crainte et aiguillonné par la curiosité. Il s'approcha d'une des crevasses et regarda ce qui se passait dans l'intérieur de la cabane.

ETIENNE MARCEL.

(A continuer.)

Etude sur Florian.

FLORIAN, OU BIENFAIT ET RECONNAISSANCE.

(Suite.)

Ernest allait souvent visiter un de ses parents, ancien officier d'artillerie et grand amateur de tableaux, qui demeurait dans la petite rue Baillif, attenante à l'hôtel de Penthièvre. Dès que son service lui laissait un instant de loisir, le jeune homme courait chez le vieux capitaine, et prenait plaisir à ranger lui-même tout ce qui composait sa riche et nombreuse collection. Souvent il se laissait suivre chez son parent par une chienne de chasse appartenant à Florian, très-belle épagneule nommée Diane, et dont il s'amusait à développer l'instinct. Cet excellent animal accompagnait partout le jeune page.

Un jour qu'il était avec Diane chez le vieil officier, Quéverdo, l'artiste avec lequel nous avons déjà fait connaissance, entra, portant sous le bras un petit *Guillaume Mieris*, très-bel original, qu'il proposa en vente à l'amateur. Celui-ci, grand connaisseur et franc appréciateur du vrai talent, trouve qu'en effet cette production est une des meilleures de son auteur. Il demande à Quéverdo combien il veut la vendre :

— En tout temps, répond ce dernier, cela vaudrait cinquante louis. Donnez-m'en la moitié, et il est à vous.

En prononçant ces derniers mots, l'artiste laissa échapper un soupir et ne put s'empêcher d'exprimer le regret qu'il éprouvait de se dessaisir de ce chef-d'œuvre.

— Pourquoi dit le capitaine, vendre à moitié prix un tableau d'une valeur réelle ?

— Que voulez-vous ? Les artistes, souvent, éprouvent des moments de gêne : une longue maladie, une famille nombreuse, une dette d'honneur à acquitter...

Tout en causant ainsi, il fait tomber la conversation sur Florian, et raconte le service qu'il en avait reçu, ajoutant que ses forces affaiblies ne lui ayant pas permis d'amasser par son travail de quoi satisfaire au billet de six cents livres, il se déterminait à vendre son *Guillaume Mieris*.

— Si monsieur de Florian, dit Ernest, savait que vous faites pour lui ce pénible sacrifice, il n'accepterait pas votre argent. Permettez-moi de lui parler de votre dette, et je suis sûr qu'il vous accordera tous les délais qui vous conviendront.

— Ce n'est point pour lui que je veux m'acquitter, répond Quéverdo, c'est pour moi-même. Je ne suis point habitué à porter aussi longtemps le poids de la reconnaissance.

La conversation continue sur Florian. Le jeune page, qui avait sans cesse présente à l'imagination la

lecture du *Cheval d'Espagne*, ajoute que Florian composait des contes en vers qui ajouteraient à sa réputation. Il exprime alors tout l'effet qu'avaient produit ces beaux vers dans le salon du duc de Penthièvre. Il en détaille tous les incidents avec tant de vérité, il dépeint si bien le site, l'action, les personnages, que Quéverdo voit la scène, en est ému lui-même, et pressant Ernest dans ses bras, il s'écrie :

— Eh bien ! si vous voulez me seconder, je puis conserver mon *Guillaume Miris* et m'acquitter envers M. de Florian d'une manière digne du service qu'il m'a rendu, et de la reconnaissance que je lui dois. Je ne puis m'expliquer davantage, mais veuillez vous trouver ici dans huit jours, et je vous confierai le reste de mon secret.

En achevant ces mots, il sort, emportant son tableau et comme frappé d'une idée qui déjà répandait sur sa figure l'expression de la joie et de l'honneur satisfait.

Ernest, toujours accompagné de la belle espagnole, ne manqua pas de se trouver à l'entrevue. On verra plus loin quels en furent les résultats.

Florian, après avoir montré dans *Le Cheval d'Espagne* qu'il ne faut pas courir bien loin après le bonheur, et que

C'est près de nous, dans notre propre cœur,
Que le plaça la nature prudente ;

après avoir retracé, dans *Le Lapin et la Sarcelle*, les douceurs de l'amitié ; après avoir montré, dans *Le Laboureur de Castille*, comment

Le plus aimé des rois est toujours le plus fort ;

Florian, disons-nous, se prenait souvent à relire ces chefs-d'œuvre, encore manuscrits, pour lesquels il éprouvait une singulière prédilection. Quoi de plus touchant, en effet, que *Le Lapin et la Sarcelle* ?

Unis, dès leurs jeunes ans,
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle,
Vivaient heureux et contents.
Le terrier du lapin était sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin, nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours :
Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance.
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait ;
Si l'un avait du mal, son ami le sentait ;
Si d'un bien, au contraire, il goûtait l'espérance,
Tous deux en jouissaient d'avance.
Tel était leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux !
Le lapin, pour dîner, venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus : inquiet, il l'appelle ;
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par dessus les flots,
Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.
Hélas ! s'écriait-il, m'entends-tu ? réponds-moi,
Ma sœur, ma campagne chérie,
Ne prolonge pas mon effroi ;
Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie :
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi...

Disant ces mots, il court, il pleure,
Et, s'avancant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.
Là, notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.

L'amitié donne du courage :
Notre ami sans rien craindre, approche du grillage,
Regarde et reconnaît... ô tendresse ! ô bonheur !
La sarcelle ! aussitôt il pousse un cri de joie,
Et sans perdre de temps à consoler sa sœur,
De ses quatre pieds il s'emploie
À creuser un secret chemin

Pour joindre son amie, et, par ce souterrain,
Le lapin tout à coup entre dans la volière,
Comme un mineur qui prend une place de guerre.
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant,
Lui, court à la sarcelle, il l'entraîne à l'instant
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre,
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.

Quel moment pour tous deux ! quo ne sais-je le peindre
Comme je saurais le sentir !

Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre ;
Ils n'étaient pas au bout. Le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :
Mes fusils, mes furets, criaient-il en colère.

Aussitôt fusils et furets
Sont tous prêts.
Les gardes, les chiens vont dans les jeunes taillis,
Fouillant les terriers, les broussailles ;
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas ;
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes :
Dans le funeste jour de Cannes
On mit moins de Romains à bas.

La nuit vient, tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.

Pendant ce temps, notre lapin,
Tapis sous des roseaux auprès de la sarcelle,
Attendait en tremblant la mort,
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord
Pour ne pas mourir devant elle.

— Je ne te quitte point, lui répondit l'oiseau,
Nous séparer serait la mort la plus cruelle,
Ah ! si tu pouvais passer l'eau !...

Pourquoi pas ? Attends-moi... — La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid

Laissé par des canards ; elle l'emplit bien vite
De feuilles, de roseaux, les presse, les unit
Des pieds, du bec ; en forme un batelet capable
De supporter un lourd fardeau ;
Puis elle attache à ce vaisseau

Un brin de jone qui servira de cable.
Cela fait, et le bâtiment

Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui la sarcelle nageant,
Tire le brin de jone et s'en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.

On aborde, on débarque, et jugez du plaisir !
Non loin du port on va choisir

Un asile où, coulant des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie,
Qu'ils se la devaient tous les deux.

Florian, qui aimait l'Espagne, empruntait à ce pays la plupart des sujets de ses ouvrages. Il aimait à parcourir, avec ses héros, le beau pays de Grenade. On ne lira pas sans intérêt cette description d'un

combat de taureaux. On jugera par là que Florian est aussi bon prosateur que gracieux poète.

(A continuer.)

UN SUCCÈS DE LARMES.

II

LE PRISONNIER.

(Suite.)

Étendu mollement sur un sofa de velours de Gênes, placé devant une table couverte de toutes sortes de vieux parchemins, lisant avec patience quelques grimoires presque indéchiffrables, Aggutorio reçut on ne peut plus cordialement le divin Pietro Rametti, l'aigle des savants, le docteur des docteurs, le faiseur de miracles.

Il daigna offrir lui-même un siège au jeune homme, et, dès que celui-ci eut pris place à ses côtés, il prononça lentement, magistralement, ces paroles :

— Je vous dois la vie, mon cher cousin Pietro.

Le docteur romain répondit par un geste plein de modestie, qui charma l'ancien négociant.

— Vous n'avez ressuscité, reprit Aggutorio. Or, vous n'avez pas eu affaire à un égoïste, à un avare, à un ingrat. Je veux vous prouver ma reconnaissance... Il ne me reste que des parents éloignés, parmi lesquels je ne distingue que des fous et des dissipateurs... Ils désiraient me voir splendidement enterré au Campo-Santo. Je n'en doute pas, car j'ai mille raisons pour le croire. Vous, au contraire, vous à qui j'ai eu recours en désespoir de cause, vous dont j'ai négligé la précieuse connaissance, vous m'avez sauvé.

— Mon cher cousin, repartit Pietro, je suis assez heureux de mon succès. L'aide de Dieu a été certainement beaucoup plus puissant que le mien, et...

— Très-bien, très-bien, interrompit Aggutorio ; mais vous me permettrez de reconnaître ici l'effet de votre science. Vous travaillez sans cesse, on me l'a dit. Vous possédez un talent immense, et votre famille est nombreuse. J'ai pensé à vous.

— Enfin, dit à part soi Pietro, je vais pouvoir rapporter à la maison une somme qui vous permettra de mieux vivre tous pendant quelque temps.

Aggutorio, qui s'était tu un moment, ajouta :

— Un homme ordinaire s'imaginerait se rendre quitte envers vous en vous donnant seulement deux ou trois cents écus... A mon avis, il y aurait encore là de l'ingratitude... Je ferai plus pour vous, cher cousin Pietro... Vous attendrez, mais vous ne perdrez rien pour attendre. Voici mon testament ; lisez-le !

En parlant ainsi, Aggutorio passa en effet un parchemin à Pietro.

C'était un acte par lequel le riche Pisan laissait à son cousin Pietro Rametti sa fortune entière ; à la seule condition qu'il acquitterait certains legs, d'ailleurs insignifiants, en égard au chiffre des biens qu'il possédait.

Pietro fut un peu déconcerté. Attendre ! ne vaut-il pas mieux souvent recevoir un écu comptant que d'en voir miroiter mille dans l'avenir ?

Néanmoins il remercia le vieillard avec effusion, et

prit congé de lui après lui avoir offert ses services pour le cas d'une réchûte.

— Merci, cousin Pietro. J'espère que je pourrai me passer de vous... le plus longtemps possible.

Vingt-quatre heures après cet entretien, Pietro Rametti rentra à Rome.

III

LES BONS SOINS.

Un mois d'absence de Pietro était chose grave pour une famille aussi pauvre que la sienne. La clientèle du docteur romain avait souffert ; les besoins de Julia et de ses enfants étaient devenus plus impérieux et plus pressants. Le malheureux Pietro ne tarda pas à regretter la tournure qu'Aggutorio avait donnée à l'expression de sa reconnaissance. Il eût préféré à des richesses futures, qui pouvaient se faire attendre longtemps encore, "quelques centaines d'écus," présentement encaissés. Au seizième siècle, c'était comme aujourd'hui : les hommes de sens aimaient mieux tenir que courir.

Quoi qu'il en fût, il n'y avait pas à s'insurger contre les faits. Notre savant devait courber la tête, et accepter les conditions de son vieux cousin.

En face de la réalité, il commença par s'armer de courage. Il lutta, lutta énergiquement contre les étreintes de la misère. Puis, au bout d'une quinzaine de jours, ses ardeurs scientifiques et ses rêves de gloire l'emportèrent sur le positif de la vie. Pietro Rametti se replongea dans les profondes théories. Les problèmes, les découvertes chimiques, les hypothèses médicales, tourbillonnèrent dans son esprit. Adieu les froides et calmes résignations de la raison : le père de famille disparut devant le savant, et les privations de toutes sortes accablèrent les êtres qui lui étaient le plus chers.

La misère étouffe vite celui qu'elle étreint dans ses serres impitoyables. Encore quelques semaines, et le pain allait manquer absolument sous le toit du médecin. Le peu de meubles qui se trouvaient en son logis, disparaissaient pièce à pièce. Les usuriers ne trouvaient plus de gages à leur convenance chez Pietro Rametti ; aucun n'eût consenti à lui prêter désormais un écu.

Peut-être le docteur eût-il dû écrire à Aggutorio, et lui tracer le tableau de sa triste position. C'était l'avis de Julia, dont l'âme maternelle se déchirait à la pensée que bientôt ses enfants auraient faim.

Mais Pietro résista ; Pietro se sentait humilié par l'aveu de sa misère. Son orgueil saignait à la pensée d'apprendre au négociant de Pise la poignante vérité. Comment paraîtrait-il l'égal d'Aggutorio, s'il mettait une fois à nu les secrets de son intérieur en détresse ? Aggutorio le savait gêné, mais non pas misérable. Pietro frémissait, rien qu'à l'idée d'avoir l'air de demander l'aumône à son riche parent.

Cependant, au milieu même de ses angoisses, Pietro reçut une visite bien inattendue, celle d'Aggutorio.

Le vieillard cherchait des distractions, et comptait beaucoup sur un séjour de quelques semaines à Rome, pour hâter sa convalescence ; il y comptait d'autant plus que, résidant dans la même ville que Pietro dont la science le tranquillisait, il demanderait de temps en temps à celui-ci des conseils.

Aggutorio mena grand train à Rome, où il vécut

avec le luxe que son immense fortune lui permettait. Souvent il venait voir la famille Rametti ; mais il ne s'apercevait de rien. Quand le bonheur est égoïste, il ne sait pas deviner le malheur chez les autres. Jamais un écu ne sortait de la poche d'Aggutorio pour tomber dans celle de Pietro. Et Julia n'osait parler, la pauvre femme ! Elle était condamnée au silence par les injonctions formelles de son mari.

— Je m'intéresse à vous tous, répétait sans cesse le Pisan. Soyez tranquilles. Je vous regarde comme mes enfants. J'admire en vous le travail, l'ordre et l'économie. Vous éprouverez plus tard les effets de mon amitié sincère. Vous serez riches...

Rarement un jour se passait sans que la famille Rametti vit Aggutorio, à qui Pietro avait tout d'abord prescrit un régime hygiénique. Nulle confiance du docteur ou de sa femme n'avait été faite à l'égoïste vieillard. Le mari se taisait par amour-propre ; peut-être écoutait-il déjà la voix de l'esprit du mal qui lui suggérait un horrible projet ; Julia se taisait par soumission.

Les fièvres, si communes à Rome, saisirent Aggutorio, qui réclama aussitôt les soins de son cousin. C'était ce que Pietro espérait depuis les premiers jours de l'arrivée d'Aggutorio. Aussi ne se fit-il pas attendre. Il courut à la demeure du malade, s'installa au chevet de son lit, ne le quitta pas d'une minute, et déploya en apparence tant de dévouement, qu'Aggutorio s'applaudit d'être tombé malade à Rome plutôt qu'à Pise.

Se souvenant d'avoir déjà été guéri, dans un cas désespéré, par les remèdes de Pietro, le vieillard ne doutait pas de sa guérison. Certainement les fièvres allaient disparaître. Qu'on se figure l'entière confiance avec laquelle Aggutorio suivait les moindres prescriptions de Pietro.

— La fièvre cédera, répétait chacun. Et l'on ajoutait : Le vieux Aggutorio guérira encore une fois, car la confiance de celui qui souffre en celui qui donne les soins fait de véritables miracles.

Le nom de Pietro Rametti commençait à aller de bouche en bouche. Aggutorio et ses nombreux domestiques bénissaient ce médecin unique, dont le zèle ressemblait tant à la piété filiale. Quelques grands personnages de Rome parlaient déjà de s'adresser à Pietro, dès qu'il leur surviendrait une grave maladie. La réputation du jeune docteur s'étendait, avant même qu'il eût obtenu la guérison de son cousin, mais sa bourse restait toujours vide.

Toutefois il y avait constamment quelque chose de sombre dans la physionomie de Pietro. Il travaillait moins, dans les intervalles des visites qu'il rendait au malade. Il était distrait, rêveur, d'une humeur farouche. Quand Julia lui demandait un peu d'argent pour le ménage, il fronçait durement le sourcil et se contentait de répondre :

— Julia, tu m'obsèdes... Aie de la patience ! Vends nos derniers meubles. Vends notre linge... Vends mes livres, s'il le faut... Je te dis de prendre patience... Notre cousin ne guérira pas !

Cette dernière phrase, un jour, fut prononcée d'une telle façon, que Julia fut épouvantée, et s'écria :

— Comme tu me dis cela, Pietro !

— Je te le dis, reprit le médecin avec effort, parce que j'en suis sûr maintenant...

— Tu doutes de ta science ?

— La science ne peut plus rien pour Aggutorio... A peine a-t-il quelques jours à vivre. Tu verras bien.

Les prévisions de Pietro se réalisèrent. Le vieillard expira avant la fin de la semaine commencée. Sa mort fut douce, exempte d'agonie. Tout le monde assura, dans Rome, qu'Aggutorio avait succombé miné par une fièvre lente.

Après qu'il eut fermé les yeux, Pietro revint chez lui et dit à Julia :

— Nous sommes riches !

Mais sa voix semblait profondément altérée. La douce Julia eut le cœur serré. Elle trembla instinctivement. Une effroyable pensée lui traversa l'esprit, et elle pleura en silence, comme si elle redoutait un événement fatal.

On fit les préparatifs pour les obsèques magnifiques d'Ernest Aggutorio, que sa fortune permettait d'enterrer comme un prince.

Tout à coup, l'intendant de la maison du défunt, assisté d'un médecin de Rome qui n'avait visité Aggutorio qu'une ou deux fois pendant sa dernière maladie, réclamèrent l'autopsie du cadavre.

Pietro, interrogé à cet égard, déclara cette autopsie inutile en disant qu'il y avait, dans cette réclamation, jalousie de confrère.

Mais, en présence de l'intendant et du médecin, Pietro demeura troublé : une pâleur livide envahit ses traits.

Alors l'intendant insista, manifesta hautement quelques soupçons d'empoisonnement ; des chimistes furent appelés, ouvrirent le corps, et reconnurent à l'unanimité que le vieux Aggutorio avait expiré par suite de substances vénéneuses prises dans les boissons.

Pietro avait assidûment et seul soigné le Pisan ; Pietro était gravement accusé. Ses envieux, ses ennemis, ne lâchèrent pas leur proie. Pour eux quelle douce jouissance ! Le docteur sans rival, le savant, le déjà célèbre Rametti était un empoisonneur ! Sa gloire disparaissait devant son crime.

Pietro était perdu ; sa position même d'héritier d'Aggutorio achevait de l'accabler. Livré aux tribunaux, il lui fut impossible de prouver son innocence ; bientôt, pressé par les questions, pris en flagrant délit de mensonge, puis appliqué à la torture, il lui fallut avouer son crime. Le malheureux avait tué son bienfaiteur ! L'appât des richesses lui avait tourné la tête. Par les débats du procès, on connaissait les infinies détails de l'empoisonnement, et sa chère Julia elle-même ne pouvait plus douter de son crime.

Après une courte procédure, les juges prononcèrent contre lui la peine capitale, commuée par le pape, ainsi que nous l'avons dit, en une détention perpétuelle.

On le déclara lui et sa famille indignes de recueillir la succession d'Aggutorio. La signora Rametti et ses enfants furent recueillis par leurs parents, et Pietro subit sa peine dans la principale prison de Rome.

(A continuer.)